



EDITORIAL



Cliché ©DR.

Regards sur les derniers mois de 2016

Depuis le mois de septembre, les activités de la CFHM se sont diversifiées avec des offres un peu différentes même si « le fond » reste le même.

Un mois sur deux, nos réunions du samedi trouvent écho le mercredi soir : la réunion de rentrée pendant laquelle le Général Desportes a évoqué les principaux thèmes de son livre *La dernière bataille de France* a réuni une trentaine de personnes pendant la soirée.

En outre, le démarrage des « cafés histoire » nous rassemble à partir du mois d'octobre autour du LCL Porte et de son invité. Nous étions une vingtaine boulevard Saint-Germain, intéressés par le thème de l'offensive des petites unités pendant la Première Guerre Mondiale. La participation à ces activités n'est pas encore stabilisée et il faut se garder de tout enseignement prématuré ; nous avons besoin de temps pour en faire le « retour », en mesure éventuellement de nous adapter à la réalité du « terrain ». Toutefois ne manquons pas à chaque activité d'évoquer la vie de la Commission afin d'éveiller les vocations, notamment vers les plus jeunes.

Le 18 octobre, le Général Faivre, ancien président de la CFHM a reçu les insignes de commandeur de la Légion d'honneur par le Général Georgelin. Ce fut un beau moment, d'une grande dignité, qui a été l'occasion de saluer l'un de nos membres les plus éminents.



Cliché ©DR.

Son brillant parcours, fait de services désintéressés pour la France, a été évoqué par le Général Georgelin qui a insisté sur certaines séquences importantes de sa carrière, notamment en Algérie et en Allemagne (FFA). Je profite de ces lignes pour saluer son action au profit de la CFHM.

En octobre dernier, notre collègue, le Capitaine de vaisseau Claude Huan, s'éteignait après une belle carrière dans la Marine et des activités d'historien reconnues. Nous le connaissons particulièrement pour son expertise dans le milieu sous-marin et également pour sa biographie de l'Amiral Darlan. En plus de ses grandes qualités dont témoignent ses titres et ses décorations, nous gardons de lui l'image d'un collègue particulièrement chaleureux et investi dans les activités de la Commission. On le regrette !

Après avoir évoqué ces derniers mois de l'année 2016, il me reste à vous souhaiter de belles fêtes de Noël avant d'engager en 2017 une année nouvelle que j'espère bonne et heureuse pour chaque membre de la CFHM. Je forme aussi le vœu que notre Commission continue à se développer en interne comme en externe. Bonne année à tous !

Général Yves de GUIGNÉ,
Délégué au Patrimoine, Président de la CFHM

SOMMAIRE

Le XLII^e Congrès de la Commission Internationale d' Histoire Militaire

Le 42^e Congrès de la C.I.H.M. s'est réuni à Plovdiv, en Bulgarie, du 3 au 10 septembre 2016. A l'origine, il devait être accueilli par la Turquie, à Istanbul, mais les événements politiques en ont décidé autrement. La Commission bulgare, forte de l'expérience des Congrès de Sofia et de Varna, a organisé le Congrès dans un délai record. L'accueil, ainsi que la partie touristique, ont été au-dessus de tout éloge, avec une mention spéciale pour le Pr. Dimitar MINCHEV, Président de la Commission bulgare, et pour la guide-interprète, Mlle Slavena ILIEVA.

Les congressistes ont pu découvrir les richesses historiques et religieuses de la Bulgarie, et ont assisté à la cérémonie de commémoration de l'unification de la Bulgarie et de la Roumélie Orientale en 1878. Le thème du Congrès portait sur « Guerres locales,



Notre délégation à Plovdiv. Cliché ©DR.

impacts globaux », avec comme langues de travail l'anglais et le français. Les participants étaient 75, représentant 28 pays. La délégation française comprenait M. Michel LOUSTAU, agrégé de l'Université, Secrétaire général de la C.F.H.M., Mme Francine SAINT-RAMOND, Docteur en Histoire, et Mme Katherine NAZLOGLOU, professeur honoraire de Lettres supérieures.

Durant les 12 sessions, 36 communications ont été présentées, dont 7 en français. Le Pr D^r Vitor Luis Gaspar RODRIGUES (Portugal) a traité de « La réorganisation des systèmes défensifs du territoire de Goa pendant la deuxième moitié du XVII^e et le XVIII^e siècle dans le cadre de la guerre globale engagée par le Portugal pour le maintien de son Empire : les Nouvelles Conquêtes ». Mme Francine SAINT-RAMOND a montré avec

photos, gravures et caricatures à l'appui, « Le Front d'Orient – 1915-1918 – perçu comme un conflit régional par les combattants français ». Mme le Pr Katherine NAZLOGLOU a décrit ensuite « La convention d'échange obligatoire des populations grecque et turque de janvier 1923 comme conséquence immédiate du conflit gréco-turc de 1919-1922 ». Le LCL D^r Kris QUANTEN (Belgique) Secrétaire général de la C.I.H.M., a évoqué « La guerre du Kivu : une guerre régionale ou une guerre africaine mondiale ? ». Le Pr MOR NDAO et le Pr Cheikh FATI FAYE (Sénégal) ont retracé « La guerre d'indépendance en Guinée Bissau et ses implications régionales

internationales ». Le LCL Flavio CARBONE (Italie) a fait revivre « La présence des Carabiniers italiens en Somalie (1950-1960) : l'expérience de l'édification de la nation ». Le Pr Mohamed Issa BABANA EL ALAOUI (Maroc) a étudié un sujet d'actualité : « Guerres régionales et terrorisme :

causes, conséquences et remèdes ». Il est à noter que nos collègues espagnols et brésiliens – francophones – étaient absents, tandis que les déléguées grecque et roumaine ont présenté leur communication en anglais. L'Empereur Napoléon I^{er} n'a pas été oublié grâce à l'exposé du Pr Allon KHLEBANOFF (Israël) sur « The Birth of the Modern Middle-East Napoleon's Oriental Adventure ».

L'Assemblée générale du 8 septembre a permis au Président de la C.I.H.M., le Pr D^r Massimo DE LEONARDIS, et aux membres du Bureau, de dresser un bilan positif. La création du prix André CORVISIER pour les doctorants est confirmée, et 300 médaillons commémoratifs de la C.I.H.M. seront fabriqués afin d'être offerts comme cadeaux officiels, remplaçant les assiettes hollandaises. Plusieurs Etats devraient adhérer à la Commission Internationale : l'Australie, le Mali, les Pays Baltes.

Les Actes du Congrès de Varna ont été distribués aux délégués des différentes commissions. Les Chinois ont déjà publié les Actes du Congrès de Pékin (2015) en un fort volume relié bleu sous jaquette, tiré à 1.800.000 exemplaires. Les futurs Congrès internationaux se dérouleront à Douala (2017), Moscou ou Tel Aviv (2018), Baltimore (2019), Poznań (2020) ; et Hambourg est candidate pour 2021.

La partie officielle de l'AG a été suivie d'une discussion ouverte à tous, et le COL Victor GAVRILOV, Secrétaire général de la Commission russe, a offert des cadeaux au Président DE LEONARDIS, puis félicité le COL MINCHEV.

Un trop court séjour à Sofia laisse d'excellents souvenirs à la délégation française, qui compte désormais de vrais amis dans ce pays balkanique si accueillant.

Michel LOUSTAU SG

IN MEMORIAM

Le Capitaine de Vaisseau Claude HUAN

Claude Huan est né le 4 juin 1924 à Coulommiers (Seine et Marne). Il n'a que 18 ans lorsqu'en avril 1943, il franchit les Pyrénées pour rallier en Afrique du nord la France Combattante. Engagé volontaire, il est alors admis dans la promotion 1943 « Afrique du Nord » de l'Ecole Navale qui vient d'ouvrir ses portes à Casablanca. Il en sort en septembre 1944 pour embarquer sur le cuirassé *Richelieu*. Après son engagement, aux Indes néerlandaises notamment, au sein d'une Task Force britannique, le bâtiment est envoyé en Indochine, où il engagera son corps de débarquement dans les premiers combats à terre.

A partir de janvier 1946 Claude Huan va connaître diverses autres affectations en Indochine : la 2^e flottille fluviale de fusiliers marins de la brigade d'Extrême-Orient, le vapeur *La Chimère* qu'il commande et sur lequel il est blessé, l'avisos *Savorgnan de Brazza*, le commandement de la Marine à Saïgon.

Rapatrié en métropole en 1948, il se porte volontaire pour les sous-marins et est affecté en avril à Lorient à la base de Kéroman. Commence alors pour lui une longue carrière de sous-marinier durant laquelle il alternera les affectations en école, les embarquements et les commandements. En septembre 1955, il prendra le commandement du sous-marin *La Sultane*, en 1958, celui du *Marsouin*, un des premiers bâtiments du nouveau programme de



Cliché ©DR.

sous-marins construits en France. En janvier 1962, promu Capitaine de corvette, il est nommé commandant en second de l'escadrille de sous-marins de Lorient. Fin 1964, il est muté à l'Etat-major de la Marine à Paris et est ensuite nommé au commandement de l'Unité marine de Dakar.

En 1968, il décide de donner une nouvelle orientation à sa carrière : il est détaché, à sa demande, au ministère de l'Economie et des Finances, dans le cadre d'une mission de rénovation du dispositif douanier et de surveillance maritime du littoral français. Il y restera jusqu'à sa retraite, comme capitaine de vaisseau en juin 1980.

Il n'avait pas attendu la fin de cette carrière maritime pour développer une activité d'historien de la marine. Sa vaste culture historique, sa parfaite connaissance de nombreuses langues étrangères, lui permettra de s'intéresser à l'histoire des différentes marines qui avaient participé à la Seconde guerre mondiale.

En France, grâce aux recherches qu'il a conduites dans des fonds d'archives longtemps réputés peu accessibles, il est considéré comme le meilleur spécialiste de l'histoire de la Marine soviétique. Outre de nombreux articles, il a publié en 1959, chez France-Empire, *L'Enigme des sous-marins soviétiques*, à la Documentation française *La Marine soviétique*, couronné par l'Académie de Marine en 1991,

suivi de *La marine soviétique en guerre* chez Économica. En 2000, chez Marines éditions paraît *La Flotte rouge* et en 2002, chez le même éditeur, *La Marine soviétique*. Sa propre carrière militaire le prédisposait à être également l'historien des sous-marins français. Chez Marines éditions, il publiait avec Jean Moulin, collaborateur des *Flottes de combat*, *Les sous-marins français 1918-1945 et 1946-2000* et chez Marines éditions en 2011 *Le croiseur sous – marin Surcouf*.

L'histoire tragique de la Marine française, durant une guerre mondiale à laquelle il avait participé, ne pouvait le laisser indifférent. En collaboration avec son ami Hervé Coutau-Bégarie, il publiera chez Économica l'histoire de deux des épisodes les plus dramatiques : *Dakar 1940 – La bataille fratricide* et *Mers-el-Kébir (1940) – La rupture franco-britannique*. Son œuvre majeure restera la biographie de l'Amiral Darlan, élaborée là encore avec Hervé Coutau-Bégarie et publiée en 1989 chez Fayard. L'ouvrage était fondé sur de très importants dépouillements d'archives publiques et privées, sur les papiers personnels de l'amiral retrouvés par les auteurs au prix de maintes péripéties, et sur de nombreux témoignages, de collaborateurs proches, notamment. En 1992, les co-auteurs publiaient chez Économica un épais volume (800 pages), *Lettres et notes de l'Amiral Darlan* qui rassemblait l'ensemble de cette documentation et la mettait ainsi à la disposition des historiens.

Élu à l'Académie de Marine en mars 1995 dans la section « Histoire, Lettres et Arts », Claude Huan avait été placé sur sa demande dans l'Honorariat en novembre 2010. Il était Officier de la Légion d'Honneur et Officier de l'Ordre national du Mérite, titulaire de la Croix de Guerre 39-45, de la Médaille de la Résistance et de la Médaille des Evadés.

François-Emmanuel BREZET

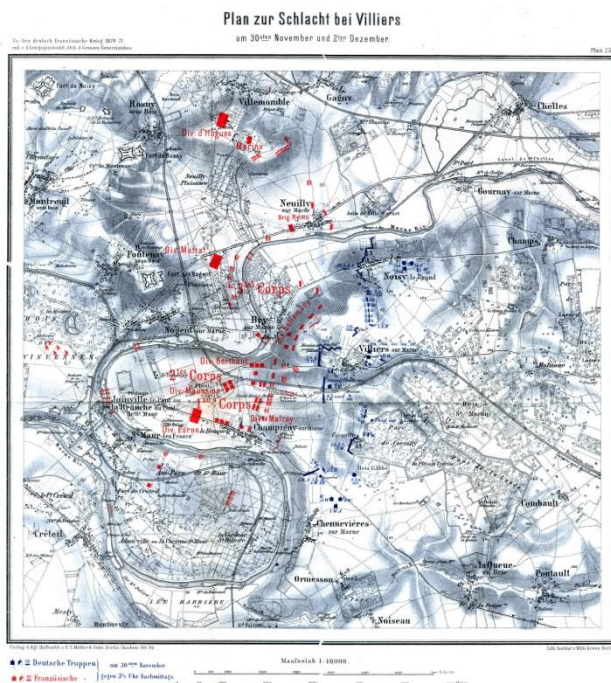
LES CONFÉRENCES DE LA CFHM

Conférence du 14 mai 2016

La bataille de Champigny
Francine SAINT-RAMOND

La bataille de Champigny-sur-Marne va durer du 30 novembre au 3 décembre 1870. Elle prend immédiatement place à la suite d'une situation militaire de plus en plus catastrophique, après la capitulation de Metz et la défaite du Bourget. Le moral de la population parisienne est en berne, et le général Trochu – gouverneur militaire de Paris – décide d'organiser une sortie de grande ampleur pour desserrer l'étau prussien sur la capitale et, si possible, réussir une percée en direction de l'armée de la Loire. Mais la Marne ayant débordé, cela ne va pas faciliter les choses. Champigny sera la principale sortie menée sous les murs du grand Paris assiégé, c'est dire son importance, et elle restera longtemps un cas d'école enseigné à l'École de Guerre.

Cette bataille se déroule dans un secteur assez vaste qui va de L'Haÿ-les-Roses et Créteil, jusqu'aux collines de Champigny, Villiers et Bry-sur-Marne où les Allemands ont pris le temps



Carte de la bataille de Champigny. 1878.
Cliché ©DR.

d'installer tranchées et levées de terre dans les hauts pour parer à toute contre-attaque. Tout le secteur fortifié de Paris – l'enceinte de Thiers et ses 16 forts détachés en banlieue – a vieilli très vite car



Edouard Detaille (1848 – 1912). *La Bataille de Champigny*. 1879. Huile sur toile. Coll. Part. Cliché ©DR.

la portée de l'artillerie a été multipliée par trois en 20 ans, et les Allemands en tirent un sérieux avantage. De plus, ils sont déterminés et sûrs de leur victoire.

La contre-offensive est confiée au général Ducrot qui a rassemblé à cet effet 80.000 hommes. Le général est l'un des rares évadés de Sedan et il a toute la confiance du gouvernement provisoire. Dans un premier temps, l'artillerie disponible bloque les unités allemandes sur leurs positions, ce qui permet à l'infanterie française de franchir la Marne sur des pontons et d'établir une tête de pont sur l'autre rive. On peut avoir l'impression du côté français que les premières opérations sont à notre avantage, mais ce n'est qu'une illusion. Les Prussiens sont passés maîtres dans l'art de l'esquive, d'ailleurs enseignée à Berlin au niveau tactique, et l'on fait une grave erreur de discernement en les prenant pour des lâches qui refusent le combat ! La division du Wurtemberg s'est solidement retranchée dans les collines qui dominant la Marne et nos canons n'arrivent pas à la déloger : l'attaque est stoppée net.

Ducrot va être obligé de passer très vite d'une posture offensive à un repli défensif. Les combats au corps à corps se sont déroulés avec une grande âpreté et dans un froid très rude (jusqu'à -15° !), alors que les couvertures et les manteaux font cruellement défaut. Les Allemands vont finir par rester maîtres du terrain car un meilleur ravitaillement en munitions et en vivres leur donne un sérieux avantage logistique.

Il faut souligner aussi, au cœur de la bataille, l'importance des carrefours et des auberges comme autant de points d'appui exploités des

deux côtés, mais également le manque de bonnes routes carrossables et le frein constitué par les parcs de nombreux châteaux entourés de hauts murs qui gênent la progression, et dans lesquels il faut faire de véritables brèches pour continuer à avancer.

Au bout de ces quatre journées d'affrontements frontaux incertains et sanglants, le général Ducrot ordonne le repli des troupes sur Paris. Parmi les mobiles, si peu préparés à faire face, il y eut de nombreux cas de fuite ou même de désertion. Les deux armées ont payé un lourd tribut lors de cette bataille : 12.000 morts, disparus et blessés du côté français, 6.000 du côté allemand. L'évacuation des blessés fut très difficile car on manquait cruellement d'ambulances et de médecins. Finalement, l'armée de la Loire sera battue à Orléans, et Ducrot conseille à Trochu et au ministre des affaires étrangères – Jules Favre – d'entamer des pourparlers de paix avec la Prusse et les états allemands coalisés.

La gestion mémorielle autour de la bataille de Champigny s'est d'abord appuyée sur l'ensevelissement des soldats morts au combat. Ils furent enterrés dans des fosses communes dans toutes les communes concernées. On a érigé ensuite en 1873 un grand monument commémoratif à Champigny qui fait face au champ de bataille. En 1878, une crypte fut inaugurée et il devint un ossuaire national franco-allemand avec des plaques commémoratives bilingues. L'Etat en se substituant aux communes y a rassemblé 2.700 dépouilles dans 30 caveaux ; seuls les Wurtembergeois ont tenu à conserver leur propre espace de mémoire. Le site de la bataille a été agrémenté durant une dizaine d'années d'un vaste panorama de 120 m de long, peint entre 1880 et 1882 par Édouard Detaille et Alphonse de Neuville, découpé en 65 morceaux et vendu par Detaille. Le monument de Champigny-sur-Marne a été durant plusieurs décennies un lieu de pèlerinage, jusqu'à ce que la mémoire des morts de 14-18 finisse par effacer celle des morts de 1870. Très abîmé et peu entretenu, le monument a été rénové à deux reprises (1968-69 et 2014) par la République française et l'Allemagne, les deux ennemis d'hier souhaitant asseoir la pérennité de ce symbole d'un passé révolu.

Conférence du 11 juin 2016 :

Aux avant-postes de l'Amérique française

Patrick SALIN

Le sujet est développé dans les deux volumes à paraître du P^r Salin. Le concept d'Amérique française est beaucoup plus vaste que celui de la Nouvelle-France. Cette dernière a été bâtie par 10.000 colons majoritairement catholiques. Pour accéder au concept d'Amérique française, il faut ajouter en parallèle, presque autant de Huguenots (1620-1720) qui se sont progressivement installés sur la côte Atlantique américaine, tels les ancêtres de diplomate Henry Cabot Lodge, du président George Washington du côté de sa mère ou encore du président Franklin D. Roosevelt. Il faut aussi ajouter les Acadiens (1755-1785) et les Créoles venus des Antilles (1790-1803), présents dans tout le Sud-Est des Etats-Unis. La France a joué un rôle primordial dans la guerre d'Indépendance américaine, suivie de l'émigration de militaires royalistes puis bonapartistes. Ils ont participé à la formation tactique de l'armée américaine (1790-1830) et à la construction de la défense côtière (1794-1830). Les cartes montrent, 250 ans plus tard, la présence des francophones dans 9 des 13 provinces canadiennes et 42 Etats américains sur 52.

I – La Nouvelle – France :

Elle a toujours vécu sur le qui-vive, avec ses postes, ses missions, ses fortifications du type Vauban. Mais le déclin de la Marine royale dès la Régence explique le drame final. Le lexique franco-indien utilisé par les traitants, les missionnaires et les militaires servira au Secrétariat d'État aux Affaires Indiennes jusqu'aux années 1930. Une typologie générale des Etablissements français d'Amérique (1504-1803) peut être établie. Face au danger anglais permanent, des forts ont été édifiés en de nombreux points stratégiques : Fort Royal (Annapolis, 1605), Fort des Jésuites (Québec, 1655), Fort Royal (Plaisance, 1705), Fort Condé (Mobile, 1723), Fort Toulouse (Alabama, 1725), Fort Carillon (New York, 1755). Montcalm a livré bataille en amont de Fort Carillon et écrasé Abercromby qui disposait de cinq fois plus de troupes en 1758 ; aujourd'hui le fort est rénové et ouvert à la visite. La

Nouvelle-Orléans a été « la cité la plus fortifiée des Amériques ». Il n'en reste à présent que des panneaux : Fort Saint-Léon, rue du Rempart, mais de nombreux vestiges sont dispersés dans tout le delta du Mississippi. A Québec, le projet de citadelle de 1722 qui l'aurait rendue imprenable sera réalisé par... les Anglais cent ans plus tard ! Elle sera complétée par quatre Tours Martello sur les Plaines d'Abraham et à la Pointe Lévis sur l'autre rive du Saint-Laurent par trois forts détachés dont il ne reste plus que le fort n° 1 qui rappelle les principes de fortification de Séré de Rivières.



Reconstitution du fort de Chartres, dans l'Illinois.
Cliché ©DR.

II – Les Huguenots et les Créoles :

Entre 200 et 250.000 protestants ont fui la France, dont 10.000 se sont installés en Caroline, en Virginie, et dans les régions du Mid-Atlantic, incluant la colonie hollandaise de la Nouvelle-Amsterdam qui était bilingue, néerlandais-français. Les parents du premier bébé né à New York étaient des Wallons francophones. Les Créoles antillais et louisianais se sont implantés dans 9 localités de Caroline du Sud et de Géorgie. Ils ont créé des grands domaines : maisons Douxaint, Du Pré, Vincent, et des plantations le long du Mississipi : Parlange, Bocage, Beaufort, Destrehan.

III – La guerre d'Indépendance :

La Fayette a été précédé par de jeunes officiers : de Fleury (médaille d'honneur du Congrès), La Rouërie, du Portail (créateur du génie américain). La *Washington Rochambeau*

La dernière bataille de France Général Vincent DESPORTES

Revolutionary Route a amené 5 à 6.000 hommes, à pied, avec leurs convois de bœufs et leurs armes depuis Newport et Providence (RI) vers Yorktown (1781). Le 20 octobre Cornwallis s'est rendu. D'Aboville commandait avec talent l'artillerie. Les pertes françaises ont été de 2.000 hommes dont 600 tués.

IV – Les immigrations royaliste et bonapartiste :

Les officiers français, fort bien formés, ont été recommandés par La Fayette. Au camp de Valley Forge (1776), du Portail a organisé la défense : remblais, redoutes ; les Anglais n'ont pas osé attaquer le camp américain. La défense du port de New York a été conçue par Charles Vincent. Le Fort McHenry à Baltimore témoigne de la qualité des travaux de plusieurs ingénieurs français. Le *Star Spangled Banner* a été composé pour célébrer l'échec de l'attaque anglaise de ce fort en 1812. Sur Governor's Island, sont bâtis Fort Jay et Castle William, avec 13 casemates et 26 pièces d'artillerie, un bel exemple de fortification perpendiculaire chère au marquis de Montalembert.

V – L'armée des Etats- Unis :

Elle a bénéficié des cours de tactique d'E. de Rochefontaine, et West Point a été créé en 1802 pour former les jeunes cadets. Auparavant, juste après la guerre d'Indépendance les officiers du *Corps of Engineers* fondé par du Portail avaient également commencé leur formation. Dans les deux cursus, on étudiait Vauban, Napoléon, Jomini, et l'on commentait les traités d'artillerie de Tousard et de Lallemant.

VI – La défense côtière des Etats – Unis :

Des demi-soldes s'y réfugient, et le Congrès crée le *Fortifications Board*, dirigé par le général Simon Bernard jusqu'en 1830. Il a conçu les plans de Fort Adams, (Newport, RI), Fort Sumter (Charleston, SC), Fort Monroe (Hamptons, VA) et d'autres encore. Une infrastructure stratégique est également mise en place avec routes et canaux.

L'influence de la France sera sensible jusqu'à la guerre de Sécession et l'orée de la Première Guerre mondiale, et cela ne s'est pas interrompu puisqu'on a vu par la suite l'influence des théories de David Galula sur la contre-insurrection en Algérie inspirer le général Petraeus en Irak.

Compte-rendu de Michel LOUSTAU



Cliché ©DR.

Il faut réveiller les Français, nous dit d'entrée de jeu le général sur un ton passionné, *car les nouvelles ne sont guère réjouissantes.*

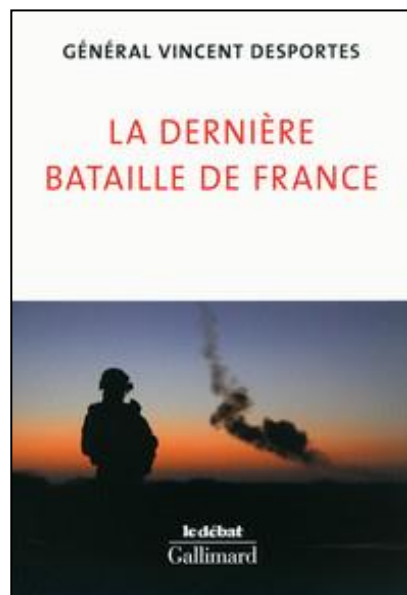
Nous avons une armée des 50 % : un char sur deux ne peut pas rouler, idem pour les avions ou les hélicoptères. On ne peut que noter d'extravagantes contradictions entre l'évolution du monde et celle de nos armées, dont chaque *Livre blanc* sert à masquer le déclin, entre la diminution des troupes et le sur-engagement des armées... une véritable corde raide ! La dérive continue, malgré de bons résultats tactiques. L'usure est très forte et le moral est en baisse depuis longtemps. Les chiffres sont sans pitié : un budget de la Défense représentant 3 % du P.I.B. en 1982, mais seulement 1,45 % en 2016, 1,47 % en 2017. Et cela dans un pays en guerre ! Par rapport à la part du budget global, on est passé de 14 % à 8,5 %. Il faudrait un milliard de plus par an pour rester au niveau. La force collective repose encore et toujours sur l'entraînement, mis à mal par l'opération Sentinelle. Un pilote fait 150 heures de pilotage par an, contre 180 pour l'O.T.A.N. L'argent pour faire face à la menace intérieure est pris sur l'entraînement et la formation. Or l'excellence des cadres est capitale. La formation à l'E.S.G. a été réduite de deux ans à un an. Les budgets des O.P.E.X. sont sous-dimensionnés, les troupes trop peu nombreuses et engagées dans des délais trop

courts (opération Serval au Mali). La gestion civile des ressources humaines est un désastre. Il faut faire des économies à tout prix et nos soldats sont mis en danger par un matériel obsolète. Nous n'avons qu'un kit expéditionnaire incapable de gagner sur le long terme.

Il faut tordre le cou à l'idée de remontée en puissance : le gouvernement n'a rajouté que 600 millions. De quelle armée avons-nous besoin pour demain ? Nul ne le sait. La Suisse a plus de chars et d'avions que la France, mais ne peut encadrer une coalition. Une frappe par jour est effectuée en Irak et en Syrie, il y a là contradiction entre la politique extérieure aventuriste et les moyens militaires. Les 2 % du P.I.B évoqués au sommet de l'O.T.A.N. sont ridicules, il faut au moins 3 %. Nice a changé notre perception des choses. Les Européens sont endormis, quand l'arc de crise les frappe et que le cercle de feu se rapproche. Le monde est de plus en plus chaotique. Jadis les deux Grands stabilisaient le système. Aujourd'hui les Etats-Unis sont en déclin et le G20 est un G vain !

L'histoire du monde est une succession de dominations, séparées par des périodes d'interrègne et de chaos. Le nouvel enrôlement de Dieu dans les guerres les rend plus sanglantes. Le soldat Ryan ne viendra plus en Normandie, de Gaulle l'avait compris dès 1960. Après 2040, la majorité de la population américaine ne sera plus européenne. Le marché asiatique intéresse plus les Américains que le marché européen. Personne ne nous a aidés au Mali. Dès qu'il y a un risque, l'Europe disparaît. La France doit défendre ses valeurs par l'épée. Les échecs afghan, irakien, libyen sont éclairants. L'Afrique est à nos portes : un milliard d'Africains vont naître d'ici 2050. Nous devons nous réengager en Afrique. Possesseurs de la deuxième Z.E.E. maritime du monde, nous n'avons plus de marine capable de la protéger. L'armée est un outil de résilience. Autour de Fukushima, les Japonais ont déployé 100.000 soldats. Pourrions-nous le faire ? Non.

Pourquoi cette dégradation ? Le modèle américain, avec un budget de 600 milliards de dollars par an, est impossible chez nous. On a voulu une technologie excessive, or les Etats-Unis ont perdu partout depuis le Viêt-Nam. Le marchand de sable nucléaire, c'est l'assurance-vie.



Cliché ©DR.

L'arsenal nucléaire a provoqué l'abandon des forces classiques. Les militaires sont aussi fautifs par leur éthique du silence. Leur devoir doit dépasser l'obéissance stricte aux politiques. Le soldat, c'est le tragique du monde : le prochain président devra les écouter, car seuls les militaires voient le temps long. Aujourd'hui, marginalisés, ils sont invisibles. Le *Livre blanc* ne comporte qu'un dixième de rédacteurs militaires.

Les carences les plus criantes concernent le manque d'épaisseur stratégique (Sahel), les discontinuités capacitaires (Libye et Mali – pas d'hélicoptères lourds, nécessité des drones pour le renseignement), la gériatrie capacitaire : les avions ravitailleurs sont vieux de 50 ans. Nous avons le Rafale, le Tigre, le V.B.C.I., mais qu'en est-il du V.A.B., du R.C. 90, du V.B.L. ? Ils seront remplacés seulement en 2030. Et il faudra renouveler la dissuasion. Le général conclue son exposé en rappelant que les fonctions régaliennes de l'Etat ne reçoivent plus que 2,7 % du P.I.B. : d'où le drame de la justice, de la police, de la diplomatie, car en période de crise économique et sociale, la priorité est toujours donnée à l'Etat-providence. Le risque est fatal pour un Etat membre permanent du Conseil de Sécurité de l'O.N.U. Nous devons à la fois garder l'arme atomique voulue par le général de Gaulle et tenir notre rang sans négliger une armée conventionnelle trop paupérisée depuis les années 1970.

Compte rendu de Michel LOUSTAU



CAFE HISTOIRE

Mercredi 12 octobre 2016

Les offensives de 1916 : l'impossible rupture et le combat rapproché dans les tranchées

Lieutenant-colonel Rémy PORTE

Le problème de l'offensive et de la rupture du front est central pour les Français, à trois niveaux : stratégique (gouvernement), théâtre d'opérations (généralissime), tactique (subordonnés). Les trois niveaux doivent travailler de concert, ce qui n'est pas toujours le cas. La cohérence ne sera atteinte qu'à l'été 1918. La priorité politique est de trouver des alliés : Japon (il ne s'intéresse qu'aux possessions allemandes de Chine et du Pacifique), Italie (peu concluant), Roumanie (annihilée en quatre mois), Grèce (Sarrail ordonne l'état de siège dans un pays neutre, violant ainsi le droit international), et enfin Etats-Unis. Le G.Q.G. rechigne car il faut aider les nouveaux alliés avec l'apport de troupes pas si faciles à rassembler. Deux nécessités s'imposent : coordination interalliée demandée par Joffre en 1915 et réalisée en décembre à Chantilly ; puis grandes offensives qui se sont transformées en guerre d'usure, même si le G.Q.G. n'a jamais utilisé ce terme. La guerre est pensée désormais comme un tout, y compris dans ses aspects économiques.

Foch crée une école d'état-major que les autres imitent. Les directives de Pétain en 1917 insistent sur l'électricité, la radio, la motorisation. La rupture de 1918 est due à l'expérience acquise, à la supériorité matérielle – la 1^{ère} division aérienne aligne 800 avions, un

appareil est produit toutes les quinze minutes ; en face, une division allemande n'a plus que l'effectif d'un régiment, à quoi s'ajoute la crise morale du Reich. La seule vraie nouveauté est le couple char-avion.



Cliché ©DR.

M. Dimitri CHAVAROCHE, doctorant à Paris I

Sa thèse a pour sujet le combat dans les tranchées. Il utilise 200 témoignages de soldats et les journaux de marche de trois régiments : 107^e, 110^e et 127^e RI. Le corps à corps n'est pas la seule forme de combat. En 1914, il n'y a pas d'assaut à la baïonnette, mais l'infanterie est décimée par les mitrailleuses. Les comptes rendus d'opérations sont peu utilisables comme sources. Des coups de main sont lancés dès 1915 ; ils se multiplient en 1916 et en 1917. L'offensive de la Malmaison voulue par Pétain est un « coup de main de grande envergure ». Le but n'est pas de gagner du terrain, mais de capturer des prisonniers pour en tirer des informations. Cela permet au G.Q.G. de garder le front actif et de maintenir l'esprit offensif et le moral des poilus.

Les objectifs sont limités, les effectifs engagés faibles et le temps d'opération court : vingt minutes en moyenne. La rapidité prime. Dès la fin de 1915 apparaît une « petite guerre » faite de raids. Le but est de ramener des Allemands vivants, en les protégeant des tirs. Parfois il n'y a pas de combat. Les soldats sont armés de grenades et de pistolets. Les corps à corps sont rares, sauf en cas de surprise. En 1915, quatre prisonniers sont abattus, ceci dans le cas où le prisonnier se rebelle ou fait un écart. Les nettoyeurs de tranchées forment des corps francs, en fonction des besoins, mais restent absents des organigrammes officiels. Cent régiments font au moins un coup de main en 1916. Le roman *Capitaine Conan* est assez fidèle à la réalité. Ces grenadiers d'élite, volontaires ou cooptés, vivent à part. En revanche, la littérature de guerre des années 30, avec ses assauts à la baïonnette, n'évite pas les lieux communs.

Du côté allemand, les *Stosstruppen* jouent le même rôle, mais leur G.Q.G. ne les emploie pas en France. Les Anglais font des raids, les Américains aussi, sans oublier les *Arditi* italiens. Quant aux corps francs de 1939-1940, ils obéissent à une logique d'emploi différente.

Compte rendu de Michel LOUSTAU

CHRONIQUES MILITAIRES ET NAVALES

David Galula, le « Clausewitz » de la Contre-Insurrection ou la « Doctrine Galula ».

Cet article va tenter d'esquisser les principes fondamentaux de l'Insurrection et de la contre-insurrection¹ vus par David Galula (1919 -1967), Saint-Cyrien, ancien officier français (lieutenant-colonel en fin de carrière), devenu chercheur à la Rand Corporation après avoir passé un doctorat d'histoire à Harvard. Cet auteur passe auprès de certains Américains comme ayant été le meilleur penseur militaire français du XX^e siècle, le « Clausewitz de la contre-guérilla » comme l'avait décrit lui-même le général américain David Petraeus, lorsqu'il commandait les forces de la coalition en Irak, puis en Afghanistan.

David Galula est moins connu en France que les colonels Trinquier et Lacheroy. Son histoire mérite toutefois d'être considérée. Saint-Cyrien de la promotion « Amitié franco-britannique » (39-40), le jeune David Galula, issu d'une famille juive de Tunisie a la mauvaise surprise, après s'être battu en métropole comme sous-lieutenant, de découvrir de retour en Afrique du Nord en 1941 qu'il avait été radié en tant que juif des cadres de l'armée de Vichy. Il est réintégré dans l'armée d'Afrique, grâce au général Giraud, en 1943 et participe ensuite aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne en tant que lieutenant au sein du 21^e régiment

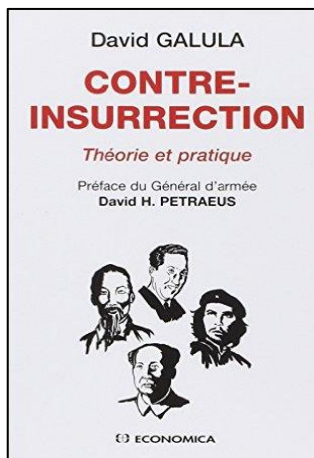


David Galula (album de la promotion franco-britannique).
Cliché ©DR.

d'infanterie coloniale. Il est blessé et cité au cours de la prise de l'île d'Elbe.

En 1945, il apprend le chinois et sert au sein de la SLFEO² de Calcutta, d'où il part visiter la Mandchourie en pleine guerre civile. Il est même fait prisonnier pendant une semaine par les chinois communistes. Il part ensuite en Grèce suivre les événements de la guerre civile entre maquis communistes et forces loyalistes royalistes appuyées par les Britanniques. Il assiste alors sur le terrain à la défaite d'une insurrection. Il repart ensuite en Chine au sein de la Mission Militaire Française auprès de Mao Tsé Toung où il reste 5 ans et perfectionne son mandarin tout en étudiant de l'intérieur les mécanismes de la révolution populaire chinoise.

Son expérience algérienne qu'il relatera plus tard lors de ses études à Harvard, se passe dans un quartier du Djebel Mimoun de la Grande Kabylie, qu'il réussit à pacifier en « appliquant avec fermeté des méthodes originales qui lui permettent de ramener une population majoritairement hostile à la politique française ». Il est cité en 1956 et 1957, mais irrite le commandement par son côté original et « franc-tireur ». Il est envoyé ensuite aux Etats-Unis suivre le cours supérieur d'état-major où il décidera par la suite de rester comme officier détaché puis comme jeune retraité, y poursuivant ensuite une carrière universitaire. Il écrira son livre *Contre-insurrection* en anglais en 1963 qui ne sera traduit en français qu'en ... 2008. Cet ouvrage, traduit par le Chef d'escadrons Philippe de Montenon, ancien stagiaire français du CGSC de Fort Leavenworth, se compose de huit chapitres et comprend un peu plus de 200 pages.



Contre – Insurrection Théorie et Pratique de David Galula. Economica, Paris, 2008. Cliché ©DR.

Dans le 1^{er} chapitre, il décrit les Caractéristiques générales de la guerre révolutionnaire, qu'il cherche à définir d'après sa propre expérience. Il différencie la révolution, du complot ou de l'insurrection. Il discerne les différences entre l'insurrection et la guerre civile qui en est la généralisation. Il définit l'asymétrie entre l'insurgé et le loyaliste, et détermine la population comme étant le véritable objectif des deux camps. Pour lui, « la guerre révolutionnaire est avant tout une guerre politique » où « la ronéo est plus utile que la mitrailleuse ». Les interactions dupolitique avec le militaire y sont

très fortes. Dans une guerre révolutionnaire il y a toujours une transition variable entre la paix et la guerre, et la guerre révolutionnaire s'inscrit dans la durée (5 à 10 ans). Ensuite, il insiste sur la puissance de l'idéologie, véritable « moteur de la guerre révolutionnaire », en montrant que l'insurgé a souvent le monopole de la bonne cause, face au loyaliste. Enfin, et contrairement aux apparences, « la guerre révolutionnaire ne se transforme jamais en guerre conventionnelle ».

Dans le chapitre 2, intitulé Conditions de la victoire de l'insurrection, il étudie la « nécessité d'une cause » pour les insurgés. Il en considère la qualité (recueillir le maximum de soutien dans la population), puis la nature (politique, sociale, économique ou parfois virtuelle) au travers des exemples qu'il a vécus. La cause est ensuite « manipulée sur le terrain par les insurgés ». Face à l'importance primordiale de la cause au départ de l'insurrection, les contre-révolutionnaires peuvent ensuite en « atténuer les effets » sur la population en tenter de jouer sur plusieurs facteurs, tels le consensus national, la détermination des forces loyalistes, la maîtrise des techniques de contre-insurrection, la qualité des instruments de contrôle de la population (structures politiques du pays, bureaucratie administrative, police, forces armées). L'auteur ensuite étudie le passage de l'état de crise à celui d'insurrection en y montrant au cas par cas les conditions générales dont les insurgés tirèrent profit dans les différents cas qu'il a connus. Il montre que l'insurrection débute souvent près d'une frontière dont l'insurgé tire profit de par le soutien qu'il reçoit de l'extérieur. Puis il étudie l'influence de la géographie sur l'insurrection : situation, taille, configuration, frontières internationales, terrain, climat, localisation de la population, structure de l'habitat et économie. Enfin, il énumère et illustre la nature du soutien extérieur dont peuvent bénéficier les insurgés : soutiens moraux, politiques, techniques, financiers et militaires.

Dans le chapitre 3, l'auteur détermine deux sortes de doctrine (ou de stratégie) des insurgés : une doctrine dite « orthodoxe ou communiste » et une autre doctrine dite « bourgeoise ou nationaliste ». Dans le modèle communiste, on commence par

créer un parti politique (ou religieux), ensuite on crée une alliance avec des partis plus faibles mais plus importants : le front uni ; puis on passe aux étapes plus militaires de guérilla, de guerre de mouvement et de campagne d'annihilation. Le deuxième modèle est un raccourci du premier. Il n'a que deux étapes, la première est une étape de « terrorisme aveugle » qui ne vise qu'à attirer l'attention du public ; la seconde, devenant celle du terrorisme sélectif contre les autorités contre-révolutionnaires avec pour objectif de séparer les forces loyalistes du reste de la population, tout en gagnant davantage de partisans. L'auteur prend le soin d'analyser les forces et les faiblesses des deux types de stratégies.

Dans le chapitre 4, David Galula détermine les modes d'action des loyalistes dans la guerre révolutionnaire « froide », c'est-à-dire la phase non violente. Les forces loyalistes ont alors le choix entre quatre modes d'action : agir directement contre les dirigeants de l'insurrection, agir indirectement sur les conditions propices à une insurrection, infiltrer le mouvement de l'insurrection et le rendre inopérant, et enfin renforcer son propre appareil politique.

Le chapitre 5 est consacré à la guerre révolutionnaire « chaude », c'est-à-dire la forme violente de cette guerre. Il insiste sur l'importance toute relative des règles de la guerre conventionnelle. Ce n'est pas pour autant parce que les forces loyalistes auront détruit une bande de rebelles, qu'elles auront gagné la guerre, voire même une bataille, car une autre bande se reconstituera ailleurs. L'important n'est pas de reconquérir une région ou de détruire des bandes armées, mais de couper définitivement les liens entre ces rebelles et leurs soutiens dans la population.

Il définit quatre lois spécifiques de la contre-insurrection. **1.** Le soutien de la population est au-moins aussi vital pour le loyaliste que pour l'insurgé. **2.** Le soutien de la population s'obtient par l'action d'une minorité active. **3.** Le soutien aux loyalistes ne s'obtient qu'aux quatre conditions suivantes : toute action politique efficace sur une population doit être précédée d'une action policière et militaire sur les forces de

guérilla, les réformes politiques et sociales ne peuvent être lancées tant que les insurgés contrôlent la population, le loyaliste doit obtenir un succès important au début du conflit pour montrer qu'il a la volonté et les moyens de gagner et, enfin, le loyaliste ne doit s'engager dans les négociations avec les insurgés qu'en position de force. **4.** Quatrième loi qui résume les précédentes, l'intensité des efforts et la quantité des moyens sont essentielles.

Ensuite dans une région donnée, la stratégie du loyaliste doit reposer sur huit étapes : **1.** Concentrer suffisamment de forces pour détruire ou expulser le gros des forces de la guérilla. **2.** Affecter dans la région un volume de forces suffisant pour empêcher tout retour en force de l'insurgé. Des unités doivent être installées dans chaque village, chaque hameau et chaque ville. **3.** Nouer des liens avec la population et contrôler ses mouvements de façon à briser les liens entre elle et la guérilla. **4.** Détruire l'organisation politique locale des insurgés. **5.** Organiser des élections locales pour désigner de nouveaux dirigeants provisoires. **6.** Tester la fiabilité de ces dirigeants en leur confiant des missions précises. Ne pas hésiter à remplacer les mous et les incompetents, et distinguer les bons. Organiser les unités de défense passive. **7.** Regrouper les dirigeants au sein d'un mouvement politique national et les former. **8.** Rallier ou neutraliser le reliquat des insurgés. La maxime « commander c'est contrôler » résume cette stratégie.

Le chapitre 6 étudie le passage de la stratégie à la tactique reposant sur les fondamentaux du système de commandement : unicité, primauté du pouvoir politique sur le militaire, coordination des efforts, primauté du commandement local, adaptation des forces armées aux nécessités de la contre-insurrection, adaptation des mentalités. Cela induit le choix de la zone géographique de concentration des efforts, et la préparation politique de l'action militaire.

Le dernier chapitre décrit les 8 étapes déterminées dans le chapitre 5 au plan tactique, et c'est sans nul doute le chapitre qui conviendrait le mieux à une étude détaillée des conséquences sur le terrain d'une telle doctrine. Il mériterait à lui seul une étude complète car il décline chacune

des huit étapes au niveau local en fonction de l'expérience vécue par l'auteur.

Cet ouvrage semble important à étudier en France car il a inspiré le FM³ 3.24 rédigé en commun en 2006 par l'*US Army* et l'*USMC*⁴. En outre, il illustre de manière convaincante, car rédigé juste après les différentes expériences de l'auteur, les aspects d'une guerre d'insurrection ainsi que les mesures politiques et militaires à prendre par les forces loyalistes. Cette doctrine est indépendante de tout préjugé religieux ou idéologique. Enfin, ces principes qui ont sans nul doute guidé le général Petraeus dans son action en Irak et en Afghanistan, ont abouti, au-moins au Kurdistan où il était engagé en 2003, à un certain succès. Pour ce dernier, Galula fut « le plus grand penseur militaire français du XX^e siècle ». « *Why not ?* »...

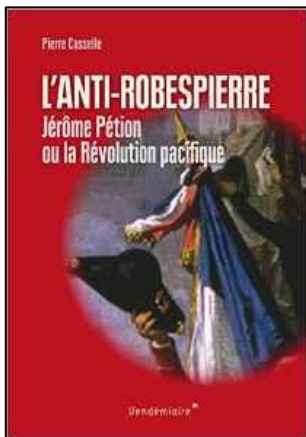
Nos colonels et généraux d'Algérie, imbus de leur expérience et souvent de leur idéologie, ne pouvaient évidemment pas admettre la supériorité intellectuelle d'un « petit lieutenant-colonel », juif de surcroît et émigré aux Etats-Unis. Mais il est vrai que nul n'est prophète en son pays.

LCL Vincent ARBARETIER, Docteur en Sciences politiques.

Notes de l'article :

1. *Contre – Insurrection Théorie et Pratique* de David Galula. Economica, Paris, 2008.
2. Section Française de Liaison Française en Extrême Orient.
3. Field Manual 3.24 intitulé *Counter Insurgency* décrit dans une fiche précédente.
4. US Marine Corps.

NOTES DE LECTURE



Cliché ©DR.

**L'ANTI-ROBESPIERRE,
Jérôme Pétion ou la
Révolution pacifique.
Pierre CASSELLE,
Perrin Vendémiaire,
648 pages ,25 €**

Jérôme Pétion de Villeneuve est un personnage fort méconnu, au regard des Danton et Robespierre. Il est trop

souvent associé à l'anecdote du retour de la famille royale après sa tentative de fuite en juin 1791, au cours de laquelle il a cru sentir la naissance d'une idylle avec Madame Elisabeth, la sœur de Louis XVI. Le personnage est bien plus complexe. À l'instar du *Robespierre* de Jean-Clément Martin, on remarque à la lecture du livre de Pierre Casselle à quel point un homme peut être entraîné-en partie malgré lui- par les événements. On ne peut que percevoir le rôle des contingences dans le destin de Pétion, qui n'était pas destiné à jouer un rôle de premier rang (Robespierre non plus, après tout). Rien n'était inéluctable au cours de la Révolution française, et

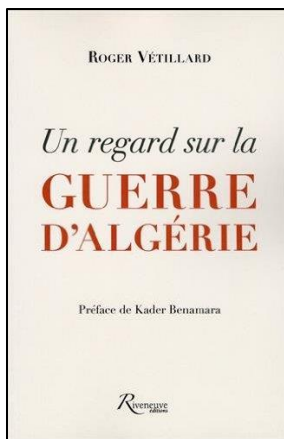
tout pouvait changer du jour au lendemain, tant les tendances variaient. La biographie de Pétion peint un personnage au destin tragique. Orateur brillant, plaidant contre l'esclavage, contre la peine de mort et pour le suffrage universel avec la même passion que l'Incorruptible, sa popularité lui valut de devenir maire de Paris de 1791 à 1792, puis d'être le premier président éphémère de la Convention. Mais Pétion rechignait au recours à la violence institutionnelle comme arme de gouvernement.

Si l'ouvrage est parfois trop dense, au risque de se perdre dans des méandres factuels, il nous permet incontestablement d'avoir un portrait intellectuel et mental précis de Pétion. On pourrait reprocher à l'ouvrage qu'en se focalisant autant sur le personnage, le contexte tient par moments un rôle de second plan, expliquant peut-être l'usage rapide de certaines images d'Épinal, que l'on peut remettre en question. Prenons seulement l'exemple de Valmy. L'auteur adhère au lyrisme de l'histoire que l'on nous a souvent racontée, l'enthousiasme et les cris de « Vive la Nation ! » ayant caractérisé un jour de gloire. Pourtant, il n'y eut pas de véritable bataille (surtout des échanges de canon) et les soldats coalisés avaient été surtout affaiblis par le mauvais raisin qui leur avait

donné des flux de ventre fort incommodants, ce que certains témoins n'ont jamais nié (à l'exemple du canonier Bricard).

En dépit de son amitié avec Robespierre du temps de la Constituante, son alliance avec les Girondins le rendit suspect sous la Terreur et lui valut de finir sa vie en hors-la-loi, acculé au suicide à Saint-Emilion en juin 1794, au terme d'une dramatique chasse à l'homme. Bien que la fin de l'ouvrage joue beaucoup sur la carte de l'émotion, au regard de la mort tragique du personnage, cette biographie est fortement recommandée pour la connaissance de Pétion, souvent réduit à une anecdote ou un paragraphe.

Fadi El Hage



Cliché ©DR.

Un regard sur la guerre d'Algérie. Roger VÉTILLARD Riveneuve éditions, 2016, 324 pages dont 6 de photos, index, éphéméride, bibliographie. 22 €

Dans cet ouvrage, Roger Vétillard revient sur la vingtaine d'épisodes remarquables de la guerre d'Algérie.

S'appuyant sur les recherches de Philippe Tripier, Guy Pervillé, Roger Meynier, Rémy Vallat et Jean-Paul Brunet, il montre que la mémoire n'est pas l'histoire, et remet en cause les interprétations idéologiques du FLN et de ses complices intellectuels. Voici résumées quelques-unes de ses mises au point :

- l'insurrection de mai 1945 n'était ni spontanée ni provoquée ; elle visait à installer Messali Hadj sur une zone libérée ; une répression sévère a fait 4 à 7.000 victimes, et non 40.000 ;
- le FLN en 1954 était minoritaire; les avertissements du préfet Vaujour n'ont pas été pris en considération : les émeutes du 20 août 1955 à Philippeville marquent réellement le début de la guerre ; si la défaite militaire de l'ALN y est indiscutable, ce fut une victoire politique est religieuse du FLN ;
- les embuscades de Palestro, de Sakiet et Ain Kechera ont été marquées par le recours aux

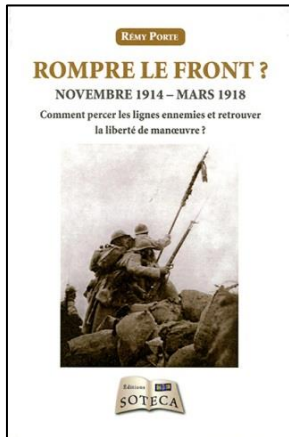
mutilations rituelles, et d'autres encore passées sous silence ;

- la bataille d'Alger, gagnée contre l'intensification du terrorisme, a entraîné à la fois l'autorisation limitée de la torture, la relève du niveau de vie et une loi-cadre libérale ;
- les massacres de Valée et de Melouza, la nuit rouge de la Soummam et la guerre du FLN contre le MNA en métropole représentent des modèles de guerre civile ;
- perdue par Boumediene, la bataille des frontières a favorisé sa prise ultérieure du pouvoir ;
- après le 13 mai, les Algérois ont été mystifiés par ce qui reste à leurs yeux la trahison gaulliste ;
- le plan Challe a mis hors combat 35.000 djoundis et a déruralisé le bled ;
- lors de l'affaire Si Salah, les comportements de Michelet, du général de Gaulle, de Si Mohamed et de Ben Chérif restent l'objet de controverses ;
- après les barricades et le putsch, l'OAS est structurée par le colonel Godard : elle domine la situation pendant un an (adhésion de 11 généraux, 21 colonels, et dizaines d'officiers), mais se montre à la fois naïve, divisée et infiltrée ;
- lors du putsch, Challe bénéficie de soutiens américains ;
- la bataille du 17 octobre 1961 à Paris permet l'arrestation de 3.700 cadres du FLN ; les sévices des harkis de Paris sont mis en doute, le bilan ne dépasse pas 30 victimes ;
- les accords d'Evian ne bénéficient pas du contrôle gouvernemental : ils mettent en lumière l'incompétence et l'anarchie des dirigeants algériens qui ne reconnaissent pas les accords ;
- le 5 juillet 1962 à Oran, Katz n'applique pas les directives d'intervention du général Fourquet, et l'appel téléphonique du général de Gaulle demande confirmation.

Dans sa conclusion, l'auteur établit un bilan précis des effectifs et des pertes, et rappelle quelle a été la politique des pays étrangers ; il met en lumière les divisions des Algériens, la mentalité terroriste et l'idéologie religieuse des nationalistes, et le

trouble des opinions publiques. C'est un excellent travail de recherche et de réflexion. Par ailleurs, dans sa préface, l'ethnologue Kader Benamara reconnaît l'honnêteté de Roger Vétillard. Il note que le bourrage des urnes reste une tradition algérienne, mais accuse l'armée de viols collectifs dont il ne démontre pas la réalité.

Maurice FAIVRE



Cliché ©DR.

Rompre le front ?
Novembre 1914 - mars
1918 Comment percer
les lignes ennemies et
retrouver la liberté de
manœuvre ? Rémy
PORTE, Editions SOTECA
- 14/18, 2016, 201 pages,
25 €.

La guerre de position a été imposée pendant trois ans en raison de

l'équilibre des effectifs et de la puissance des feux. Sur un front de 700 km, deux réseaux de 10.000 km ont combiné boyaux de liaison et abris de 2° échelon, conformément au schéma général du Génie.

A partir des archives et du témoignage des acteurs, le LCL Rémy Porte montre comment la rupture de ce front a été recherchée à trois niveaux : ceux de la direction politique de la guerre, de la conduite opérationnelle du commandement militaire et de la tactique des combattants. Renonçant à trouver une paix de compromis, les autorités politiques ont cherché à ouvrir de nouveaux fronts, et à solliciter de nouvelles alliances (Italie, Grèce, Bulgarie, Roumanie, voire Japon). Autres solutions, le blocus et la guerre sous-marine n'ont pas produit de résultats décisifs. L'échec des Dardanelles a été compensé par l'intervention dans les Balkans et la percée en Macédoine. En définitive, il a fallu dépasser les réticences américaines pour obtenir la victoire sur le Front Nord-Est.

Dans la conduite de la guerre, les Commandants en chef ont multiplié les offensives majeures et les opérations secondaires. Ils se sont efforcés de faire face à trois problèmes : le renforcement de

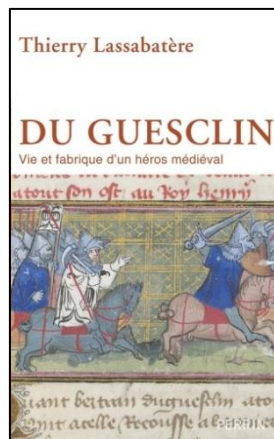
l'artillerie, le mouvement des réserves, et l'ampleur du front. La bataille de Verdun a aspiré les divisions destinées à la Somme. L'obstination de Nivelle a conduit au désastre du Chemin des Dames et à la crise disciplinaire de 1917. L'attente des chars et des Américains, ainsi que la guerre industrielle, ont favorisé les offensives limitées de Pétain.

Face à des réseaux infranchissables, les efforts tactiques se sont développés dans tous les domaines : intégration des armes, appui de l'artillerie et de l'aviation, invention d'armes nouvelles ou réutilisation de procédés anciens (gaz de combat, sape et contre-sape, pare-balles, lance-flammes, grenade à fusil).

Après l'échec initial des chars de combat en avril 1917, la nouvelle organisation en batteries de 4 chars a favorisé l'offensive. A tous les échelons, l'influence des chefs a été primordiale. La ligne Hindenburg de 1917 et l'offensive pour forcer la paix de mars 1918 n'ont pas résisté aux contre-offensives concentrées de Foch, en accord intime avec Clémenceau. Ce sont la supériorité numérique et technique d'une part, et la cohérence politico-militaire d'autre part qui permettent enfin la victoire.

La situation complexe des fronts de 1914-1918 est analysée avec finesse par Remy Porte.

Maurice FAIVRE



Cliché ©DR.

Du Guesclin. Vie et
fabrique d'un héros
médiéval. Thierry
LASSABATÈRE, Perrin,
2015, 544 pages, 25 €

Professeur à Paris IV, l'auteur nous donne ici une biographie très détaillée du grand connétable, figure du panthéon militaire et populaire français, avec

Bayard, le chevalier d'Assas, le sergent Blandan et le commandant Dominé, jadis familiers aux élèves des écoles primaires.

Né en 1320 ou 1321 au manoir de la Motte de Broons, de Robert Du Guesclin et de Jeanne de

Malemains, ses « enfances » ont inspiré moult chroniqueurs et poètes. Turbulent et bagarreur en proportion de sa laideur – relative il est vrai si l'on regarde ses gisants et ceux de ses contemporains –, il se manifeste lors des joutes de Rennes en 1337 en désarçonnant successivement quatorze chevaliers. En 1341, sa famille prend parti pour Charles de Blois contre Jean de Montfort qui lui dispute le duché de Bretagne. Bertrand lève une compagnie et guerroye, triomphant en champ clos de William Bamborough et d'autres capitaines anglais. Armé chevalier en 1357 par Charles de Blois, capitaine de Pontorson, il entre dans les réseaux du dauphin Charles en Normandie, et s'illustre au siège de Melun. Marié à Tiphaine Ragueneil en 1363, il défait et capture le captal de Buch, Jean de Grailly, à Cocherel le 16 mai 1364. Mais à Auray, le 29 septembre, le vent tourne en faveur de John Chandos et de Jean de Montfort dont le compétiteur Charles de Blois périt égorgé.

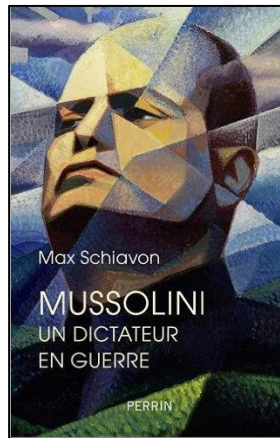
Les grandes compagnies formées de routiers qui vivent sur le pays sont un fléau du royaume. La solution, pour Charles V et Louis d'Anjou, consiste à envoyer Du Guesclin, libéré contre rançon par les Anglais, les conduire en Castille pour aider Henri de Trastamare à détrôner son demi-frère Pierre le Cruel, meurtrier de sa femme Blanche de Bourbon. Pierre fait appel au Prince Noir qui inflige un désastre aux Franco-Castillans à Najera le 3 avril 1367, et ramène Bertrand captif à Bordeaux. Libéré en janvier 1368 contre 100.000 doubles d'or castillans, il repart outre-Pyrénées en 1369 auprès d'Henri de Trastamare qui surprend Pierre à Montiel et le tue. D'aucuns critiqueront le rôle du Breton dans cette sanglante affaire.

Connétable de France le 2 octobre 1370, Du Guesclin bat les Anglais le 4 décembre à Pontvallain. L'année 1373 est marquée par la reconquête de la Bretagne et la mort de son épouse Tiphaine. Il se remarie avec Jeanne de Laval. En 1379, la tentative de confiscation de la Bretagne par Charles V et le retour triomphal de Jean IV de Montfort à Dinard placent Du Guesclin dans une position inconfortable et une demi-disgrâce due à Bureau de la Rivière. Envoyé en Auvergne et en Languedoc pour délivrer les

populations des exactions des routiers, il expire devant Châteauneuf-de-Randon le 13 juillet 1380.

Modèle emblématique du preux chevalier entré au service des lys de France, Bertrand Du Guesclin n'en a pourtant pas fini avec ses ennemis comme le prouvent les attentats perpétrés par les autonomistes bretons de l'A.R.B. contre ses statues en 1977, 1988 et 1989 ! (pp. 9 et 433).

Michel LOUSTAU



Cliché ©DR.

Mussolini. Un dictateur en guerre. Max SCHIAVON, Paris, Perrin, 2016, 272 pages, 21 €

Un ouvrage de Max Schiavon est toujours un événement. Après sa remarquable Guerre du Rif, il publie aujourd'hui une synthèse sur un sujet peu abordé en France : Mussolini et les guerres

de l'Italie fasciste. Il nous montre tout d'abord comment, à la faveur des bouleversements causés par la Grande Guerre, le socialiste révolutionnaire Benito Mussolini, disciple de Georges Sorel, s'est imposé à la tête des Faisceaux devenus le Parti National Fasciste, comme le recours qu'attendaient les Italiens, excédés de l'anarchie ambiante, en Octobre 1922. Appuyé par le Roi Victor -Emmanuel III et le Pape Pie XI, il a bâti un état plus autoritaire que totalitaire en réalité, destiné à forger une nation impériale héritière de la Rome antique. Hostile à Hitler en 1934-1935, le Duce a bien vu la carence des démocraties devant le nazisme et a lancé son pays dans la conquête de l'Abyssinie, fort d'un large consensus national. Mais cette guerre a coûté cher, compromis le décollage économique italien et brouillé Rome avec Londres et Paris au profit de Berlin. L'intervention en Espagne aux côtés de Franco, auquel Mussolini laissera des armes et du matériel, et la création de l'Axe font désormais de lui le « brillant second » du Führer, en dépit des réticences du Roi, de la Cour et du Pape peu favorables aux « Tedeschi ». Max Schiavon démontre que le Duce, qui disait

que « la guerre est à l'homme ce que la maternité est à la femme », connaît mal les questions militaires et ne crée pas de coordination interarmes des états- majors, compte tenu des performances de la Regia Aeronautica (Italo Balbo) et de la modernisation de la Regia Marina (mais sans radars ni porte-avions). La pilule de l'Anschluss est dure à avaler, et Mussolini, après avoir plastronné à Munich, laisse ses députés revendiquer Tunis, Nice, Djibouti et la Corse, avant d'envahir la petite Albanie en avril 1939.

Avec le début de la Seconde guerre mondiale, le voile se déchire et de nombreux Italiens, à l'instar de Ciano, voient un abîme s'ouvrir sous leurs pas. L'armée est à peine mieux équipée qu'en 1918, et le Duce se réfugie dans la non-belligérance. La défaite de la France provoque son entrée en guerre le 10 Juin 1940, mais 32 divisions italiennes ne peuvent entamer la résistance héroïque des 8 divisions françaises des Alpes. Dans « *Le soleil est aveugle* », Malaparte décrit ce conflit absurde et fratricide. Vexé de voir les Allemands voler de victoire en victoire, Mussolini attaque la Grèce et subit un échec cuisant, renouvelé en Cyrénaïque et sur mer (Tarente et Matapan). Si le Somaliland anglais est conquis provisoirement, l'Afrique Orientale Italienne est perdue en 1941. Le comble de la dispersion des forces italiennes est atteint avec l'envoi du C.S.I.R. devenu l'A.R.M.I.R. en Russie, d'où bien peu reviendront...Le courage du combattant italien n'est pas en cause, comme le prouvent les exploits de la Decima MAS du « Prince Noir » Junio Valerio Borghèse.

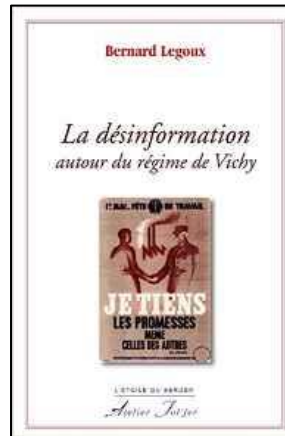
Qui trop embrasse mal étreint, et l'invasion de la Sicile par les Alliés entraîne la chute du régime le 25 Juillet 1943 (un seul mort par erreur, Ettore Muti). Arrêté, délivré par Otto Skorzeny puis remis en selle par Hitler, Mussolini n'est plus, comme sa République Sociale Italienne, que le satellite du Reich aux abois. « Morte est la pitié » entre les Brigades Noires et les partisans. Le 28 Avril 1945, c'est la fin de l'aventure pour celui qui, parti de rien, a connu le destin des Césars de Rome et des condottieri de la Renaissance. A son bras, la femme la plus belle et la plus aimée...

Max Schiavon établit que la grande erreur de Mussolini est d'avoir eu des ambitions sans

commune mesure avec les moyens d'un pays, qui, comme l'a dit un Italien, n'a en abondance que de l'eau minérale... Toutefois, par-delà la catastrophe de 1943-1945, les Italiens actuels reconnaissent les réalisations du « Ventennio » fasciste et ont récemment restauré le « Forum des marbres », témoignage du temps de leur grandeur.

Cet ouvrage de référence est abondamment illustré par 32 pages de photographies, et comprend une bibliographie, un index et 10 cartes.

Michel LOUSTAU



Cliché ©DR.

La désinformation autour du régime de Vichy. Bernard LEGOUX, La Chaussée d'Ivry, Atelier Fol'fer, 2016, 322 pages, 25 €

L'Atelier Fol'fer, qui a publié en 2013 « *La désinformation autour de la fin de l'Indochine française* », que Paul Rignac a retracée devant la

C.F.H.M., vient de faire paraître « *La désinformation autour du régime de Vichy* », du Commandant Bernard Legoux, auteur d'une communication sur l'armistice lors du colloque du 16 janvier 2010. En sept chapitres : L'armistice était indispensable – La désinformation gaulliste – La désinformation sur le maréchal Pétain – L'historiographie nouvelle – Les procédés de désinformation – Vichy et les Juifs – Les déformations de l'histoire, il défend la thèse de la diabolisation de Vichy par de Gaulle d'abord, par le P.C.F. ensuite et, plus récemment, par des historiens confondant, pour des raisons peu avouables, l'histoire et la propagande.

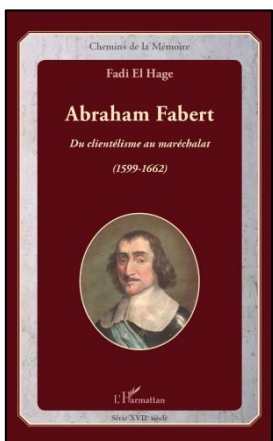
Selon lui, l'attentisme et le double jeu de Vichy ont assuré aux 40 millions de Français métropolitains et aux 1.800.000 prisonniers un sort moins dramatique que celui des Polonais, des Grecs ou des Yougoslaves et permis, en gardant l'Afrique française hors de l'emprise des nazis, la victoire des armées de la Libération en 1943-1945, sans oublier les nombreuses lois et mesures instituées

par l'Etat français toujours en vigueur aujourd'hui qu'a recensées Cécile Desprairies. Les travaux de l'auteur s'inscrivent dans la ligne de ceux de Robert Aron, Henri Amouroux, François-Georges Dreyfus, Michèle Cointet, Henri de Wailly, et Marc Ferro dans son « Pétain en vérité » paru en 2013.

Bernard Legoux entend éviter les anachronismes – péché capital de l'historien – et les anathèmes, et montrer que si les souvenirs et témoignages, matière première des historiens des années 1950-1970, ont leurs faiblesses, les archives allemandes, souvent invoquées à charge contre Vichy, en particulier par R. Paxton, peuvent, elles aussi, induire les chercheurs en erreur. Il explique aussi, ce qui tombe sous le sens, que la France de 1940 est très différente de celle de 2016. Il pense également que les politiciens responsables du déclin économique, diplomatique et militaire de notre pays depuis 1974 tentent de se dédouaner en accablant Vichy.

Tout dépend de l'interprétation des faits (Nietzsche) et l'historien doit s'abstraire des préjugés (Valéry), car il n'est pas un juge de la vallée de Josaphat (Lucien Febvre). Ce livre précis et documenté comporte une bibliographie commentée. Au lecteur de dire si l'auteur a su rendre sa démonstration convaincante.

Michel LOUSTAU



Cliché ©DR.

Abraham Fabert, du clientélisme au maréchalat (1599-1662). Fadi EL HAGE, L'Harmattan 2016, 176 pages, 19 €

Cette monographie met en valeur la figure, aujourd'hui bien oubliée, sauf peut-être à Metz ou Sedan, d'un vaillant chef militaire du XVIIe siècle qui reçut de Louis XIV le titre prestigieux de maréchal de

France en 1658, après 45 années de service... et une longue attente. Abraham Fabert (1599-1662) a cette particularité d'avoir été longtemps considéré comme un exemple enjolivé de méritocratie, en particulier sous la III^e République, mais parfois pour des raisons

discutables. On en a fait le seul maréchal roturier de l'Ancien Régime, ce qui en soi est faux. Il n'empêche que sa place au Panthéon des gloires nationales n'est en rien usurpée. L'approche biographique qu'en livre Fadi El Hage, membre de notre Commission, a donc pour double intérêt de restituer d'abord la carrière de Fabert dans sa réalité vraie et son contexte, avant d'en décrypter l'évolution historiographique dans un intéressant chapitre.

La réussite de Fabert s'inscrit pleinement dans les cursus militaires de son temps, époque agitée aussi bien intérieurement (la confrontation avec les protestants puis l'agitation de la Fronde) qu'extérieurement (la Guerre de Trente ans et la lutte contre L'Espagne). S'il est issu d'une dynastie bourgeoise d'imprimeurs des ducs de Lorraine, sa famille a déjà été anoblie depuis deux générations. Son parcours militaire démontre cette noblesse, indéniable, même si on n'y trouve pas les prétentions chevaleresques de l'antique noblesse d'épée. Certes, on imagine bien qu'il a dû, à des différents moments, souffrir d'un certain ostracisme de la part de ses pairs issus de cette « noblesse des croisades », mais cela ne l'a pas empêché de tracer son chemin, d'abord l'épée à la main – dès l'âge de 14 ans – ensuite comme ingénieur et chef de guerre dans un certain nombre de sièges où il s'illustra, de La Rochelle à Trèves, d'Arras à Perpignan, de Collioure à Stenay. Mais il est vrai qu'il n'a jamais eu l'opportunité d'exercer pleinement le commandement d'une armée.

Sa carrière initiale comme jeune officier ne peut pas se comprendre sans l'influence déterminante d'alors du clientélisme, d'abord familial, puis personnel. Il va passer de la puissante protection du duc d'Epéron, colonel général de l'infanterie qui favorise son début de carrière, au dévouement total au service de l'État royal, qui le consacre. Devenu un des hommes de confiance de la monarchie, Fabert est choisi comme premier gouverneur de la principauté de Sedan rattachée à la France en 1642, responsabilité qu'il exerça jusqu'à mort. La place joue un rôle stratégique dans la défense de la frontière et Abraham Fabert en améliora les fortifications et y créa une manufacture d'armes.

Si la valeur militaire de Fabert est pleinement reconnue, il attendit longtemps sa nomination comme officier général, de maréchal de camp en 1644 à lieutenant général en 1651. Jeune officier réputé dans ses régiments successifs pour sa bravoure physique et sa témérité au combat, qui n'hésitait pas à pratiquer le duel en dépit des édits d'interdiction, il se montra à l'âge mûr bon ingénieur, bon organisateur et bon logisticien très apte à conduire des sièges et remporter des places fortes.

La vertu étant rarement récompensée, sa loyauté sans faille a certainement contribué à retarder son accession à la récompense suprême du maréchalat, car il s'agissait prioritairement d'acheter le ralliement de nobles puissants et souvent contestataires, toujours prêts à comploter contre Mazarin. Fadi El Hage souligne bien d'ailleurs que la nomination des maréchaux n'est pas seulement à l'époque la consécration de mérites militaires majeurs, mais qu'elle a aussi un sens politique au sortir de la Fronde. Fabert en a sans doute ressenti une certaine amertume, mais elle n'a pas entaché sa fidélité au Roi.

La destinée mémorielle d'Abraham Fabert est évidemment liée à sa naissance à Metz, où sa statue -érigée en 1842- a été considérée comme otage de l'Allemagne occupante après 1870. Mais la victoire de 1918 a rendu caduc ce culte patriotique, et Fabert est redevenu une figure locale que l'on a vite oubliée. Sa dernière biographie datait d'ailleurs de 1933.

Fadi El Hage maîtrise parfaitement son sujet et en souligne bien les enjeux. Il est vrai que sa connaissance approfondie du petit monde des maréchaux de France sous l'Ancien régime l'avait bien préparé à rendre l'hommage qui lui est dû à cette belle figure de soldat. Laissons le mot de la fin à Courtilz de Sandras, un polygraphe du Grand Siècle aujourd'hui lui aussi totalement oublié, « *Cet homme eut un courage intrépide, une application infatigable, une conduite irrépréhensible et une capacité si diversifiée, qu'on n'a jamais bien su le plus beau de ses talents* ».

José MAIGRE



Cliché ©DR.

La grande défaite 1870 – 1871. Alain GOUTTMAN, Perrin, 2015, 414 pages, 24,90 €

La guerre franco-germanique de 1870-1871 revient en force dans les catalogues d'éditeurs, mais les études apportant du nouveau pour le public sont encore rares. L'auteur, décédé avant d'avoir

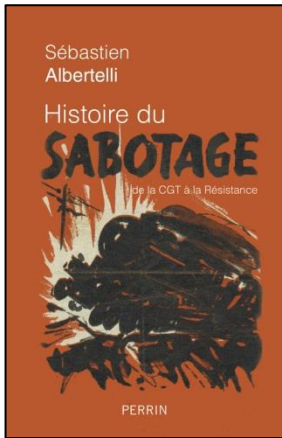
pleinement terminé son travail, a repris presque tout ce que l'on connaît sur les origines de la guerre. La moitié de l'ouvrage détaille d'abord la guerre civile permanente qui sous-tend le Second Empire. Les factions et les groupes de pensée qui se déchirent depuis près d'un siècle, en 1870, ont abouti à un état métastable depuis les « journées de juin 1848 ». S'il est vrai que la presque totalité des Français d'aujourd'hui ignore tout de la vie politique de l'époque – et ne connaît que les changements et le développement économique conduits par Napoléon III – la réalité est bien différente. L'auteur a rouvert tous les dossiers : les circonstances du déclenchement du conflit, le déroulement des opérations jusqu'aux capitulations de Sedan, Metz et Paris, les raisons de la suprématie militaire allemande, et, enfin, la Commune de Paris et la réaction versaillaise... sanglante confrontation entre deux mondes, depuis longtemps en gestation, on l'a dit.

En 1870 l'empereur des Français est très diminué par ses souffrances physiques qui accentuent ses conceptions idéologiques. La plupart des dirigeants allemands -et principalement Bismarck- profitent de l'effacement politique de la France sur le plan européen, et de sa faiblesse gouvernementale. Alain Goultmann décrit les luttes intestines qui passent par un affaiblissement militaire considérable, pour « faire des économies » bien sûr. La guerre annoncée depuis 3 ans est lancée de main de maître par Bismarck, qui sait que les différents réseaux républicains français espèrent une défaite militaire du malheureux Napoléon III, d'ailleurs trahi par les siens...il faut le reconnaître.

Le résultat c'est le désastre de Sedan. Les Républicains prennent le pouvoir comme prévu, mais se rendent compte alors qu'une défaite militaire entraînera la leur, d'où le sursaut de Gambetta. La fin de l'ouvrage résume cette période dont la Commune parisienne est la suite logique. Le spécialiste de cette époque constate au cours de sa lecture quelques erreurs et oublis, en particulier sur la loi Niel, mais ce livre a le mérite de détailler une période mal connue aujourd'hui. La conséquence de cette guerre est l'abaissement définitif de la France dans le concert européen : elle se soldera, 44 ans après, par la Première guerre mondiale.

Ce livre apprendra beaucoup aux Français qui veulent connaître le dessous des cartes. Une synthèse vivante sur l'affrontement franco-allemand de 1870-181, annonciateur d'autres conflits qui seront encore bien plus tragiques.

Alain J. ROUX.



Cliché ©DR.

Histoire du sabotage. De la CGT à la Résistance.
Sébastien ALBERTELLI,
Perrin, 400 pages, 25 €

Un livre, en deux parties, qui apporte des connaissances importantes, qui est source de réflexions et qui pourrait revenir d'actualité : c'est copieux mais excellent. Le terme

de sabotage date d'un peu plus d'un siècle comme un élément de guerre sociale. Et le sabotage s'est imposé comme l'une des armes du combat contemporain, auquel la Résistance a conféré ses lettres de noblesse. Mais la première crainte de ce genre d'action est apparue peu après 1840, lorsque les réseaux de transport et de communication, fruits et symboles de la modernité, rendaient la société moderne, dans tous ses aspects, vulnérable. Des destructions sur les arrières de l'ennemi étaient programmées puis réalisées, avec des résultats divers, dès la guerre de Sécession et la guerre franco-allemande de 1870. A la fin du XIX^e siècle, en France, des théoriciens de la CGT proposent des actions de

sabotage contre la société bourgeoise, mais leurs camarades ne sont pas tous d'accord. Alors que s'estompe la différence entre le temps de paix et le temps de guerre, les espoirs et les craintes que suscite le sabotage se diffusent, qu'ils empruntent les traits grossis de l'anarchiste ou du socialiste libertaire. Les cinquante premières pages sont passionnantes et font découvrir un aspect du siècle complètement oublié. De là on passe à l'idée du sabotage patriotique, puis aux premières actions entre 1914 et 1918 : c'est un élément peu connu des opérations militaires.

Les trois cents pages suivantes forment un deuxième livre sur le sabotage durant la deuxième guerre mondiale : le sabotage des réseaux de déplacement et de transmissions d'une part, et des moyens de production de l'ennemi, font simultanément l'objet de débats des responsables politique et militaires et d'actions nombreuses et variées. Le plus intéressant dans cette partie, à mon sens, est la dispute entre les différents services tant britanniques que français des différents organismes de l'époque, discussions auxquelles les exécutants sont le plus souvent étrangers. L'auteur fait un bilan mitigé de ces actions qui tuent autant des acteurs que les civils sur le terrain, mais l'ensemble est source de réflexions toujours valables sur les buts et les modes opératoires. Un chapitre crée des interrogations : d'après des lectures de souvenirs et de mémoires de l'année 1940, les sabotages des communistes, alors complices objectifs du national-socialisme allemand, ont été assez nombreux et efficaces; l'auteur les minimise grandement. A part cela, le travail de Sébastien Albertelli, détaillé et approfondi, se lit facilement et, on peut le répéter, avec un intérêt grandissant.

Cet ouvrage est remarquable, aussi bien pour les historiens que pour tous ceux qui participent ou s'intéressent à la défense de la France.

Alain J. ROUX



Cliché ©DR.

La Grande Guerre des aviateurs. Gilles AUBAGNAC & Clémence RAYNAUD (dir.), Musée de l'Air / Direction du Patrimoine, 22 €

Faisant suite à une exposition éponyme, cet ouvrage collectif a reçu le Prix « Armée et défense » 2015 de l'UNOR. Il donne une image complète de

la naissance de l'aéronautique militaire française entre 1914 et 1918 à l'aide de 15 contributions simples et lisibles, et de photos d'archive, le tout en 170 pages. Centré sur la figure de l'aviateur, il propose une approche renouvelée de l'aviation pendant la Première Guerre mondiale, axée sur des thématiques telles que l'expérience combattante, la chasse, le bombardement ou la production industrielle.

En 4 ans, l'aviation militaire passe de quelques dizaines de « cages à poules », déjà bien utiles pour la reconnaissance et les réglages d'artillerie, à plusieurs milliers d'appareils variés, toujours fragiles, mais plus rapides et plus souples. Le développement des missions entraîne celui de la « chasse » qui génère les as de la légende. Ces pilotes de chasse qui risquent leur vie au moins autant que les fantassins – d'autant plus qu'une directive stupide et meurtrière leur interdit les parachutes – développent l'engouement des civils.

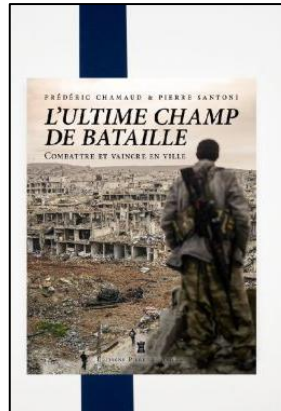
Cet ouvrage expose les missions nombreuses qui se précisent, et ce qui est rare, les problèmes du recrutement et de la formation des pilotes et des techniciens au sol. La partie la plus nouvelle et la plus instructive termine le livre : *la conception et la production industrielle* des appareils. Là aussi la bureaucratie routinière, et les bagarres intestines entre certains civils, freinent le dynamisme et l'inventivité du plus grand nombre.

A partir de ce livre on peut passer aux études plus particulières. Il y a pourtant un détail agaçant : sur 64 photos d'époque, les légendes utiles de 60 d'entre elles sont surchargées par la mention *gélantino-argentine sur papier baryté*, une

mention générale aurait suffi...Au demeurant, ces illustrations, issues des objets et documents exposés, sont bien choisies.

Quel que soit l'âge du lecteur, et ses spécialités ou sa jeunesse, ce livre, qui exploite un large corpus de témoignages très évocateurs, lui apprendra beaucoup tout en étant très facile à lire. Il tente de saisir au plus près ce que les aviateurs vécurent.

Alain J. ROUX.



Cliché ©DR.

L'ultime champ de bataille. Combattre et vaincre en ville. Frédéric CHAMAUD & Pierre SANTONI, Editions Pierre de Taillac, 228 pages, 24,90 €

Le titre est bizarre et aventuré, mais le sous-titre révèle une étude passionnante.

Les auteurs commencent par signaler que les combats à l'intérieur des espaces urbains ont été rares dans l'histoire des guerres jusqu'au mitan du XX^e siècle, à la différence des sièges et des guerres civiles, mais qu'ils deviennent désormais presque systématiques. De Beyrouth à Sarajevo, de Kaboul à Bagdad, la ville s'est aujourd'hui imposée comme l'ultime champ de bataille. Ceci s'explique en grande partie par le développement des guerres dites asymétriques et des armements individuels, sans oublier le rôle joué par l'extension des espaces urbains. Après le rappel de quelques exemples d'attaques et de défenses en zones urbaines au XX^e siècle, analysant une douzaine d'affrontements majeurs, les auteurs font découvrir les particularités de ces combats, décryptent l'évolution des opérations et expliquent pourquoi ce « terrain » devient crucial. Le colonel Santoni et le chef de bataillon Chamaud qui sont des spécialistes - commandant et adjoint du Centre d'entraînement aux actions en zone urbaine - examinent successivement la formation des combattants, l'implication des civils dont il faut toujours redouter la créativité appliquée, sans oublier les techniques modernes mises en

œuvre. La conclusion est que le combat en zone urbaine est d'abord interarmes, ce qui implique l'emploi d'armes lourdes, blindés de toutes catégories, artillerie, drones, etc., mais surtout des effectifs nombreux formés au combat rapproché, avec souvent la contrainte d'éviter les dommages collatéraux. En résumé une synthèse de la guerre très ancienne à la plus moderne.

A quelques exceptions près -combats dans les grottes, comme en Algérie- les plus anciens découvriront une forme nouvelle de combat, et les plus jeunes ce qui les attend. En résumé, à partir de l'histoire récente nous avons enfin une ouverture sur l'actualité la plus brûlante qui se décline aujourd'hui à Alep ou Mossoul.

Cette étude est recommandée avec force aux plus jeunes, aux autres elle permet de comprendre ce qui se développe aujourd'hui, avec la généralisation des drones, et bientôt le support de robots.

Alain J. ROUX.

CALENDRIER PREVISIONNEL 2017

Dates des conférences

- Mercredi 11 janvier ;
- Samedi 18 mars ;
- Mercredi 10 mai.

Dates des cafés-histoire

- Mercredi 8 février ;
- Mercredi 19 avril ;
- Mercredi 7 juin.

Thèmes des cafés-histoire : Premier Empire, Première Guerre mondiale, décolonisation.

Visites et sorties prévues par la Commission

- Musée de la Garde Impériale russe, proposé par le LCL PORTE.
- Angers (avril) : Université Catholique, musée du Génie.

Commission Française d'Histoire Militaire (CFHM).

Château de Vincennes, Tour du Diable,
Avenue de Paris, 94306 Vincennes Cedex

Contact email : jose_maigre@yahoo.fr

Directeur de publication : Général Yves DE GUIGNÉ (Président de la CFHM).

Rédacteurs : José MAIGRE (rédacteur-en-chef) ; Elisabeth DU RÉAU (Vice-présidente) ; Michel LOUSTAU (Secrétaire général) ; lieutenants-colonels Rémy PORTE et Vincent ARBARÉTIER (administrateurs).